

Alain Chestier

Charles Nodier  
*Du proscrit à l'Immortel*  
Récit



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2015

GRATITUDE

L'auteur et l'éditeur tiennent à exprimer leur reconnaissance à la Région Franche-Comté pour le soutien qu'elle a apporté à la réalisation de cet ouvrage.



Couverture : *Jean-Charles-Emmanuel Nodier* (1780-1844)  
par Guérin Paulin Jean-Baptiste (1783-1855). Château de Versailles  
et de Trianon. Photo © RMN – Grand-Palais (Paris)

© 2015. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet : [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-728-3

## Dénouement

Depuis quelque temps déjà, Charles Nodier ne se levait plus et restait, jour et nuit, allongé sur son lit, la tête légèrement surélevée, dans une position de gisant qui semblait préfigurer son état à venir. On se prenait pourtant à espérer encore un rétablissement soudain, tant sa famille, ses amis avaient pris l'habitude de le voir passer, sans transition, d'une extrême lassitude à une vivacité imprévisible. Sainte-Beuve rapporte que maintes fois il l'avait vu arriver à des réunions fatigué, harassé même, répondant tout juste aux saluts affectueux qui lui étaient adressés, puis, peu à peu, reprendre des couleurs, ressusciter par degrés au fil des propos et aux accents des souvenirs racontés. Et Sainte-Beuve d'ajouter :

« Depuis des années, il avait si souvent parlé de la mort et nous l'avions en toute rencontre retrouvé si vivant par l'esprit qu'on ne pouvait se figurer qu'il ne s'exagérât pas un peu ses maux. »

Nodier, lui, ne se faisait pas d'illusions et il savait, en fidèle lecteur de Montaigne, qu'il devait à présent toucher à l'ultime port de la vie et aborder la mort en bon chrétien. La pensée de celle-ci ne l'effrayait nullement et il l'attendait sereinement en homme fatigué et apaisé par l'espérance d'un repos éternel : « Si tu savais comme je me sens las, ma pauvre enfant », répétait-il à sa fille Marie.

Pendant les trois dernières semaines de son existence, le grand salon qui était à côté de sa chambre ne désemplit pas. Les amis des temps heureux, des fêtes bruyantes et des soirées bril-

lantes se retrouvaient assis à leur place coutumière, mais l'Arse-  
nal ne retentissait plus des éclats de voix, des rires, des danses  
et des musiques qui avaient fait sa splendeur. Chacun allait à  
pas feutrés et parlait à voix basse. Des visages nouveaux, des in-  
connus à qui personne ne pensait à demander le nom, apparais-  
saient, saluaient sans dire un mot, s'installaient dans un coin en  
attendant que le dernier bulletin de santé fût donné et circulât  
comme un murmure, de bouche en bouche. De hauts dignitaires  
du royaume, jusqu'au roi et à la duchesse d'Orléans, faisaient  
prendre chaque jour des nouvelles du malade. Nodier le savait et  
devant tous ces actes de sollicitude et de bienveillance, il glissait à  
l'oreille de ses proches, à la fois malicieusement et ironiquement :

« Croirait-on que je n'ai jamais été qu'un pauvre diable ? »

Le mercredi 24 janvier 1844, au matin, Nodier, qui sans  
doute y songeait depuis un certain temps, mais qui avait craint  
d'inquiéter davantage son entourage, émit le souhait de voir  
un prêtre. Les noms les plus célèbres du clergé parisien furent  
avancés, mais l'intéressé tint à ce que soit appelé l'abbé Levé,  
simple curé de la paroisse.

« Et pourquoi donc tout cela ! – dit-il – Qu'on aille prier  
M. L'abbé Levé de venir. C'est un digne homme, que j'aime,  
et c'est un bon prêtre. Pour le moment, je n'ai pas besoin  
d'autre chose. »

Celui-ci, mandé de toute urgence par Jules Mennessier, le  
mari de Marie, se trouva au chevet du malade dans la demi-  
heure qui suivit. La confession achevée, le curé fit entrer toutes  
les personnes présentes : la famille au complet, jusqu'aux petits-  
enfants, les amis et même les domestiques. Tous s'agenouillèrent  
et, au milieu des pleurs impossible à contenir, il récita les prières  
liturgiques auxquelles Nodier apporta sa voix, faible mais solen-  
nelle, en homme instruit des choses de la religion. De la même

façon, il répondit avec clarté et fermeté aux paroles du prêtre qui lui donnait les derniers sacrements. Quand la cérémonie fut terminée, il fit un signe de la main afin de rassurer tout son petit monde et, comme quelqu'un qui se sent en paix avec lui-même, il s'endormit tranquillement.

Nodier, diront Adèle Hugo et Francis Wey qui l'ont assisté jusqu'à la fin, ne craignait pas la mort. Il l'apparentait depuis longtemps à un long sommeil continué et, en prenant la position horizontale qu'il ne devait plus quitter, il avait simplement déclaré, en homme fatigué qui aspire au repos, que «c'était la meilleure de toutes».

Le lendemain, Marie comprit cependant que le repos de son père avait dû être particulièrement agité par de fortes fièvres, puisqu'il laissa entendre qu'il avait passé la nuit en compagnie de Vigny, assis dans un fauteuil, et que ce dernier n'avait pas cessé de le «tourmenter» pour lui faire avaler des potions... Devant l'étonnement et le trouble de sa fille, Nodier dut prendre conscience de son égarement et pour donner le change, il lui dicta un courrier dans lequel il s'acquittait, au centime près, de quelques infimes dettes contractées chez des relieurs et des marchands de livres. Au soir du jour suivant, son état avait encore décliné et le docteur Sevestre avertit le gendre de Nodier, en le prenant à part, que cette nuit serait sans doute la dernière. De fait, elle fut extrêmement difficile. En proie à des fièvres féroces, l'auteur délira et proféra une suite de propos qui pouvaient sembler incohérents, mais qui s'attachaient tous au monde des lettres: les figures de style se mêlaient aux figures d'éminents artistes et il invitait chacun à lire et à relire Tacite et Fénelon...

Au petit matin, exténué, il fit venir sa famille, bénit ses petits-enfants – Berthe, Emmanuel, Marie-Thècle et Marie-Victoire –, demanda à ce que fussent remerciés tous les amis qui l'avaient si fidèlement accompagné et s'inquiéta de la date du jour à venir.

– Le 27 janvier, lui dit éperdument sa femme.

– Le 27 janvier, reprit-il, et il ajouta avec une ultime pointe d'esprit: Vous vous souviendrez de cette date!

Puis, tenant la main de Marie dans la sienne, il s'étonna de ne plus voir les visages autour de lui, comme si son regard se fut déjà détourné de la vie, et il dit très distinctement :

– Souvenez-vous de moi, aimez-moi toujours !

Après quoi, sa respiration devint de plus en plus intermittente et l'assistance rapporte qu'au moment où le soleil levant traversa les vitres et toucha son visage, il cessa de respirer.

\*\*\*

Nodier, *el nodo hierro*, «le nœud de fer», selon l'étymologie qu'il s'était lui-même forgée de son nom, venait de se desserrer ou de se resserrer, à jamais. Il restait, cependant, à ses yeux, un lien indéfectible entre l'ici et l'au-delà, entre la finitude et l'éternité, un lien qui à lui seul justifie l'existence entière et qui se résume à l'amour. Les derniers mots du dernier personnage de Nodier, Franciscus Columna, le héros d'un beau récit d'amour mystique qui sera publié à la mort de l'auteur, sonnent comme une promesse testamentaire :

« Cette terre n'est qu'un lieu de passage où les âmes viennent s'éprouver, et si votre âme, aussi fidèle qu'elle est dévouée, reste mariée à la mienne pendant les années que le temps nous mesure encore, l'éternité tout entière est à nous. »

## Acte I

Il semble que l'espace et le temps se donnent parfois rendez-vous pour auréoler de gloire certains lieux, à certaines époques. Ce fut le cas pour Besançon et sa région qui, en quelques décennies, de 1772 à 1864, virent naître Fourier, Nodier, Hugo, Considérant, Proudhon, Courbet, Pasteur et les frères Lumière : autant de visionnaires qui ont marqué les pensées et les imaginaires. Les raisons géographiques, politiques, économiques et sociales ne suffisent pas pour expliquer cet étrange phénomène qui lie le destin des hommes à celui d'un terroir.

\*\*\*

Jean-Charles-Emmanuel Nodier naît à Besançon le 29 avril 1780 de père inconnu. L'arbre généalogique de ses ancêtres paternels est pourtant bien enraciné. La famille Naudier, comme on l'écrivait parfois à l'époque, est originaire d'Ornans, une petite bourgade située sur les bords de la Loue et entourée de vignes. Ce fut le grand-père Joseph Nodier qui, le premier, rompit avec le monde des vigneron. Venu s'établir dans la capitale de la Franche-Comté comme maître maçon, il participa à de nombreux chantiers – celui du Palais de Justice, du clocher de la cathédrale –, traça les plans du collège d'Arbois et suivit les travaux de la Charité à Dole. Il se maria deux fois et eut douze enfants, dont le futur père de Charles, Antoine-Melchior. Ce dernier, bénéficiant de l'aisance matérielle dont jouissait la famille, reçut une éducation particulièrement soignée. Parlant plusieurs langues, possédant une grande culture littéraire, il enseigna comme laïc à la congrégation de l'Oratoire, puis dans un



*Portrait de Charles Nodier par Marcel Coron  
(archives du Lycée C. Nodier à Dole).*

collège à Lyon, enfin au Collège royal de Salins. Mais cette vie aux allures très monacales ne lui convenant guère, il se décida à acquérir un poste d'avocat au Parlement de Besançon et devint, en 1768, juge châtelain de la seigneurie de Boussières. Cet itinéraire, qui fait penser à celui d'un certain Robespierre, illustre parfaitement l'ascension de ces bourgeois ouverts aux idées progressistes qui joueront un rôle capital dans le processus révolutionnaire. Esprit libre et libre dans ses mœurs, il rencontra – alors qu'il approchait de la quarantaine – Suzanne Paris, une jeune fille de 19 ans, originaire d'une famille de laboureurs aisés, avec qui il vécut de longues années et eut deux enfants, sans être marié. C'est donc de cette union illégitime qu'allait naître, à Besançon, au n° 7 du Rondot-Saint-Quentin, Charles Nodier.

Les toutes premières années de la vie sont toujours sans histoire, dans la mesure où nous ne pouvons nous en souvenir et les revivre que par ouï-dire. Elles forment notre préhistoire personnelle et font partie de nous sans que nous le sachions, comme les fondations font partie d'un édifice sans que nous les voyions. Les toutes premières années de Charles furent donc sans histoire lisible et se déroulèrent dans le quartier de la rue Neuve, plus précisément au n° 11, où se trouve la maison familiale construite en pierre de taille par le grand-père.

Charles, Fanfan comme on le surnomme parfois, est pourtant un enfant remarquable et remarqué. Remarquable d'emblée par sa taille qui dépasse largement celle de ses camarades de son âge et fait qu'on ne voit que lui quand il se promène ou défile avec eux. Remarquable également par son intelligence et les brillants résultats qu'il obtient dans ses études. Il est vrai que son père, très fier des aptitudes de son fils sur lequel il fonde de grands espoirs, a tout fait pour favoriser son éducation : son apprentissage de la lecture sitôt terminé, il l'a mis au contact des œuvres de Montaigne, Thomas More, Montesquieu, Voltaire et Rousseau, autant d'auteurs qui figurent en bonne place dans la bibliothèque paternelle. Un de ses contemporains affirme l'avoir rencontré, à l'âge de 8 ans, avec un volume de Montaigne sous le bras et, de fait,



*La maison natale de Charles Nodier, aujourd'hui disparue, est celle qui se situe à droite de la photographie (coll. privée).*

Montaigne semble l'avoir toujours accompagné. Dans le dernier catalogue de sa bibliothèque, rédigé peu de temps avant sa mort, Charles note à propos d'un exemplaire de l'auteur qu'il possède :

« C'est un des livres bien peu nombreux que j'ai toujours soustraits avec empressement aux revers de ma chanceuse fortune et celui de tous que je choisirais, s'il ne m'en restait qu'un à sauver encore. »

A partir du moment où il sait lire couramment, Charles aime passionnément les livres pour leur contenu et pour eux-mêmes, pour ce qu'ils disent et ce qu'ils représentent en tant qu'objets. A la fin d'une lettre, datée du 24 avril 1789, qu'Antoine-Melchior envoie à sa femme partie quelques jours à Poligny en compagnie de son fils, le père prend soin d'ajouter :



*La maison familiale de l'auteur, à Besançon, 11, rue Neuve; aujourd'hui rue Charles Nodier (photographie Danielle Ducout).*

«Fais-lui voir le spectacle de la campagne et empêche-le d'user tous les livres qui lui tomberont sous la main.»

A 10 ans, à la tête d'une délégation d'enfants, pour le retour des députés du Doubs partis célébrer la Fédération générale du royaume qui a eu lieu à Paris le 14 juillet 1790, Charles lit un discours qui sera imprimé sous son nom et dont voici un extrait :

«Nous venons offrir à la patrie l'enseigne sous laquelle nous nous sommes réunis pour fêter l'heureux retour de nos confédérés. Nous venons la déposer entre vos mains et vous prier de la placer au pied de la bannière auguste qui atteste l'alliance de la grande famille des Français. (...) Trop jeunes encore pour servir notre pays et nous dévouer au soutien de la France, nous brûlons de marcher sur les pas de nos frères,

## Table des matières

DÉNOUEMENT.....	7
ACTE I.....	11
ACTE II.....	31
ACTE III.....	53
ACTE IV.....	71
ACTE V.....	91
UNE VISION DU MONDE.....	111
<i>ULTIMA VERBA</i> .....	133
ÉLÉMENTS POUR UNE BIBLIOGRAPHIE	
DE CHARLES NODIER.....	141
Romans.....	141
Contes et nouvelles.....	142
Poésie.....	142
Théâtre.....	143
Essais et critique littéraire.....	143
Mémoires et histoire.....	143
Voyages et géographie.....	144
Langue et dictionnaires.....	144
Sciences.....	144
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE UTILISÉE	
ET CONSEILLÉE.....	145
TABLE DES MATIÈRES.....	147